



*Jean-François Caujolle*  
*Un monde à part*

*Le Dilettante*

Extrait de la publication



Jean-François Caujolle

*Un monde à part*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6<sup>e</sup>

**Couverture : Ariane Zanni**

**ISBN 978-2-84263-492-6**

## *F. Stein*

Il y a des yeux qui semblent toujours vous toiser. C'est le cas des yeux de F. Stein. Des yeux hautains, avec une lueur d'ironie, de bienveillance, dont ses regards ne se départirent jamais. Comment oublier un tel regard, si égal à lui-même, jamais coléreux, jamais larmoyant, où de tels sentiments ne se lisent jamais. Comment oublier un tel regard. Une telle beauté dans le regard. Est-ce que cette façon, les yeux de F. Stein, qu'ils ont de toujours vous toiser, ne tient pas aussi à l'extrême lassitude des paupières, ou alors encore à la très haute et inflexible taille de F. Stein dont le buste, lorsqu'elle est assise, paraît immense. La nature, qui l'a dotée d'une stature, plus féminine toutefois, de joueuse de basket, ne lui a-t-elle pas

imposé, au fond, une telle façon de voir le monde ? Et surtout moi, si petit ? Je n'ai jamais mesuré, mais, entre elle et moi, il doit bien y avoir un mètre de différence.

Le petit lui, lorsqu'il ne prend pas la peine de bien lever la tête, a plutôt le regard humble, un regard de chien battu, un de ces regards qui semblent vouloir disparaître sous les paupières. Lorsque nous étions debout, j'évitais de trop regarder F. Stein, cette impression que mes regards pouvaient lui communiquer m'étant insupportable. Il n'empêche qu'un jour, de ça je me souviens très bien, elle m'a dit devant témoin, mon ami P., regretté, un sacré chaud lapin, qu'elle connaissait très bien, qui me l'avait lui-même présentée, qu'elle trouvait que j'avais de beaux yeux, qu'aussitôt je baissai, je la connaissais à peine, le seul compliment qu'elle me fit jamais, la première fois qu'elle m'adressait la parole, dans une salle immense carrelée de blanc, de ça je me souviens bien, une salle de chimie, nous devions assister à un cours de chimie, sans doute oui. Oui, le seul compliment qu'elle me fit jamais et qui me fit aussitôt baisser les yeux. Et ce fut sans doute là l'irrévocable erreur, qui allait nous mener, F. Stein et moi, sur des voies parallèles dont la seule et illusoire promesse de bonheur est constituée

par ce point, visible et narquois, d'intersection de l'horizon dont, comme vous savez, c'est le propre de toujours se dérober. Encore que cela ne fut pas, à proprement parler, une erreur. Disons plutôt : une incurable, une insoutenable inclination. Une de ces choses qui vous poursuit, qui vous trahit, de façon honteuse, imprévisible, et, soyons plus précis encore, qui trahit de vous, de façon honteuse, imprévisible, un sentiment que non seulement vous détestez, mais, pire encore, et l'insoutenable est en ceci, que vous savez exister en vous d'une façon continue, on ne peut le nier, mais surtout, surtout, et le pire est là, d'une façon *infime*, quasi *insignifiante* !

C'est bien P., un sacré chaud lapin, qui m'a présenté à F. Stein, dont la distinction, le maintien altier, la blondeur germanique, la haute et svelte taille, l'implacabilité ironique et bienveillante du regard bleu nuit qui a semblé vouloir daigner se poser sur moi, m'ont, dès que je l'ai vue, bouleversé.

Le maintien altier de sa tête, toujours parfaitement droite, comme ignorant son propre

poids, bien assise, bien stable, aussi parfaitement stable que sur son socle une boule de bilboquet, mais sans la moindre raideur, non, plutôt avec cette langueur majestueuse et placide qu'ont certains animaux de contempler le monde autour d'eux, à cela plus particulièrement je crois, tient cette façon qu'a F. Stein de toujours vous toiser. Aussi, ses yeux, qu'elle a saillants sous une paupière majestueusement lasse, laissent voir un lumineux espace blanc dans lequel la prunelle présente l'aspect d'un éternel, fixe et bien sombre, et bien étrange petit coucher de soleil.

R. est aussi grand que F. Stein. Très grand, très mince, on peut dire : maigre. Ses yeux se rapprochent de ceux de F. Stein. Mais si les yeux de F. Stein sont saillants, si ses paupières sont imposantes, majestueuses, lasses, etc., des yeux de R. on peut dire : globuleux. Mais je ne veux pas dénigrer R., je ne veux pas qu'on croie une seconde que je suis jaloux de R., ou que je l'ai été. Malgré son visage amphibie, R. a beaucoup de charme, de distinction. F. Stein et R. ont de grandes jambes, fines, très droites. F. Stein est attirante, aussi à cause de ses grandes jambes affolantes, très droites, qui



semblent dotées d'une énergie intense et contenue. Et nerveuses aussi, qui semblent même chargées d'électricité.

La première et la dernière fois que je les ai vues, ces jambes, c'était une nuit d'été, sous l'irréelle lumière bleue d'un néon, aux abords d'un groupement de villas blanches, toutes d'architecture semblable, des villas de cadres supérieurs. À cette époque-là, F. Stein est toujours entourée d'une bande. Il y a R., dont je viens de parler, justement fils de cadres, il y a G., avec une tête à la Paul Éluard, fils de cadres lui aussi, S., secrète et rêveuse, et puis deux ou trois autres que je connais mal, qui ne sont pas des réguliers. Et c'est probablement pour cette raison, les fils de cadres, que nous nous trouvons cette nuit-là à deviser de tout et de rien, confortablement assis sur le gazon propre et parfaitement régulier d'une de ces villas. Pour la première et la dernière fois. Cette nuit-là, F. Stein porte une longue jupe de soie bleu nuit ; un peu orientale. Elle est allongée aux côtés de R., et sa tête repose sereinement sur sa main, et son coude repose sereinement sur le gazon, bien stable, s'y enfonçant à peine, ayant ainsi trouvé une parfaite stabilité. Pour la première et la dernière fois... Au moment où R., sifflotant tranquillement, retroussant la longue

jupe de soie bleu nuit, un peu orientale, de F. Stein, impassible, etc., etc.

Des jambes interminables, d'une nudité lumineuse, d'une blancheur presque bleue, et le satin du slip, chatoyant, plissures moirées, et, derrière la jupe suspendue comme un rideau à la jambe immobile, en arrière-plan, derrière le rideau bleu nuit, les yeux de F. Stein, inchangés, leur ironique, bienveillante, etc., etc.

Je ne sais pas si la scène que je vais rapporter maintenant se situe avant ou après ce qui précède, mais cela est sans importance, le temps est sans importance, la succession du moins, pour ce que j'ai à dire, à raconter, le temps, la succession, la suite logique ou illogique d'événements vécus ou non, tout cela est sans importance, vraiment sans la moindre importance pour cette scène, que je vais rapporter maintenant, entre F. Stein et moi, et la bande dont je viens de parler. La scène se situe dans un parc. S. est secrète, rêveuse, comme à son habitude, elle regarde R., le grand R., de son regard secret, rêveur, et lui la fixe aussi de ses deux globes étranges, ils se fixent ainsi, assez longuement, je

crois comprendre qu'ils cherchent à se deviner l'un l'autre, se fixent ainsi, assez longuement, très sérieusement, comment peut-on se fixer aussi longuement avec autant de sérieux, c'est la question qui me traverse l'esprit, avec ma naïveté du moment c'est la question naïve qui me traverse l'esprit, naïve et lucide, naïve sans doute d'avoir trop attendu, enfin c'est la question qui me traverse l'esprit à ce moment-là, et se fait plus précise encore : ne jouent-ils pas tous un jeu ? ne portent-ils pas tous un masque ? naïve aussi parce que trop évidente, parce que aussi adolescente, R. et S. ne jouent-ils pas un jeu, est-ce qu'un soir, une nuit peu importe, il ne jouera pas le jeu de lui retrousser lentement la jupe, est-ce que S., tout comme F. Stein, ne jouera pas le jeu de ne pas bouger sa jambe d'un cheveu, tout cela ne fait-il pas partie de leurs conventions, de leurs règles tacites, et G. ne joue-t-il pas le jeu de l'homosexuel du groupe, est-ce que leur révolte tacite, prétendument dénonciatrice de médiocrité ne se dénonce pas elle-même, par la facticité qu'elle affiche, comme des plus médiocres, et enfin, est-ce que moi qui ne dis pas un mot, qui me borne à les écouter avec d'entendus petits sourires, qui passe sans doute pour un être mystérieux, partageant ainsi leur souci affêté de mystère et

d'élévation, est-ce que je ne porte pas, comme eux, un masque, est-ce que, etc., etc.

La scène que je voulais rapporter. Dans un parc. Quelques clochards. R. et S. se fixent, n'en finissent pas de se fixer. Et soudain, F. Stein rit. Je crois comprendre que c'est cette attitude de R. et S., cette composition, je crois comprendre cela avec plaisir, qui l'a fait rire. Un rire clair, froid et bref. Que j'ai aussitôt envie de partager. Mais manque de temps. Je baisse les yeux, et sens son regard peser sur mon épaule ; glisser sur la pente de mon épaule, que jamais je n'avais sentie aussi tombante, aussi affaissée, aussi lourde. Je lui suis tellement reconnaissant d'avoir ri, d'avoir simultanément partagé mon opinion, de l'avoir si spontanément exprimée, avec autant de clarté, je lui suis tellement reconnaissant. Une fois de plus, j'ai baissé les yeux. Je souhaiterais qu'elle me méprise, qu'elle fasse montre du mépris de ce qu'à juste titre elle pourrait considérer pour de la petitesse, et qui n'est en fait, je ne le sais que trop, que la traîtresse expression, etc., etc.

Je n'ai toujours pas rapporté cette scène insignifiante en soi, au fond de si peu d'importance, qui mérite si peu qu'on la remette, qu'on la repousse, comme si c'était là une technique d'écrivain, que de remettre sans cesse cette scène, afin de créer un semblant de suspense, et il faut que je le dise, comme si ç'eût été là quelque chose de *honteux* ! que de ne pas le dire, enfin, elle viendra, cette scène viendra, *en son temps, à son heure*, non, ne voir là, comme il est logique qu'on le voie, qu'un tâtonnement hasardeux, une recherche effilochée, une tentative désespérée, etc., etc.

Avant d'en venir à cette fameuse scène, que je revienne d'abord sur le rire de F. Stein qui m'a tellement rapproché d'elle ce jour-là, et aussi tellement éloigné. Avait-elle tellement souhaité que je le partage avec elle ? Peu importe, cette question est sans importance. Juste après ce rire, clair, froid et bref, la bande tout entière s'est aussitôt tournée vers elle, et lui a lancé un regard inquisiteur, inquisiteur et pesant, devant lequel elle est restée bouche bée, et comme un peu gênée. J'étais tellement subjugué non seulement par l'étrange réaction de la bande, aussi sérieuse, mais surtout si authentiquement dure,

si authentiquement convaincue, que par l'attitude de F. Stein, qui semblait plaider *coupable*, que je ne fis, pour la défendre, aucun geste, qu'elle eût peut-être trouvé déplacé, mais qu'elle eût peut-être aussi, et de cela je suis moins incertain, placé en sa haute estime.

Que je revienne donc sur le rire de F. Stein, et par la même occasion sur G., dont j'ai évoqué précédemment l'homosexualité, et sur moi, dont j'ai évoqué la naïveté, disons plutôt ce mélange de naïveté et de lucidité, enfin sur toute la bande dont je viens d'évoquer les paradoxaux et ambigus comportements dont elle était coutumière.

Que je revienne donc une fois de plus sur F. Stein et moi, puisque la scène que je viens de rapporter – qui est aussitôt suivie d'une autre scène, la fameuse scène, la scène décisive et au fond de si peu d'importance –, puisque la scène que je viens de rapporter en évoque une autre, similaire, où pour la deuxième et la dernière fois j'ai eu l'occasion d'entendre le clair, bref et froid rire de F. Stein.

Le rire de F. Stein. Le rire de F. Stein.

Non, je ne me souviens pas de sa tête lorsqu'elle rit. Je me souviens simplement de la

sonorité de son rire. Quelques notes claires, brèves et froides – ce jour-là, au parc, elle était assise à côté de moi, sur les pierres qui bordent les allées – qui sont venues de plus haut que moi, ma tête arrivant au niveau de son épaule, ont semblé se répandre doucement sur moi.

Ce dont je me souviens parfaitement, c'est cette autre scène, cette autre fois où F. Stein a ri, exactement de la même façon.

Simuler l'homosexualité était à l'époque une façon facile de heurter à peu de frais la morale philistine. Je n'échappais pas à cette mode, et cette nuit, alors que nous devisions sur l'une des nombreuses hauteurs qui entourent la ville, était-ce par provocation, était-ce par un *certain* désespoir, était-ce pour partager leur esprit de provocation, leur souci précieux d'éviter la médiocrité, était-ce pour l'une de ces trois naïves et inavouables raisons que je me suis mis, cette nuit-là, en plein clair de lune, à palucher le visage éluardien de G., qui s'est empressé d'en faire autant avec, une fois de plus, une *conviction* qui m'a étonné, de la même façon que m'avait étonné le sérieux inquisiteur et *convaincu* de leurs regards impitoyablement portés sur F. Stein, de la même façon je ne comprenais pas le sérieux de l'épaisse bouche de G., cette satisfaction sérieuse que le sombre

et serein dessin de ses contours exprimait, moi qui jouais, qui simulais, qui pensais ainsi m'assimiler à eux, non, je ne comprenais pas tant de sérieux, tant de *vraisemblable conviction* sur leurs visages, pas plus que je ne comprenais la précision emportée des mains de G., qui se mettait maintenant en devoir de me pétrir le torse, avec un audacieux sang-froid que je saluai d'un sourire complice et ironique, sourire qu'il me renvoya aussitôt, mais beaucoup plus complice qu'ironique, et c'est à ce moment précis que F. Stein se mit à rire, juste après avoir marmotté quelques mots, était-ce : « Mais ils vont arrêter de se palucher, ces deux-là », ou : « Ils vont se peloter encore longtemps comme ça ? » ou quelque chose dans ce goût-là, que sur l'instant je jugeai dans la bouche de F. Stein, si délicate, si noble, qu'à ce moment-là je jugeai vulgaire, était-ce possible, de tels mots dans la bouche de F. Stein, était-ce possible de si vulgaires mots dans une bouche tellement idéale, mais sans doute avait-elle eu ses raisons, enfin, raisons qui à mes yeux n'excusaient pas une telle vulgarité, un tel contraste, et, aussitôt après que F. Stein eut ri, la même scène se reproduisit, tous les regards, inquisiteurs, se braquèrent sur elle, et S., toujours secrète, rêveuse, et avec cette froide douceur qui la



caractérise, sermonna F. Stein, plaidant pour le libre cours de l'homosexualité, ne comprenant pas une aussi « stérile », « infantile » attitude, trouvant « ridicule » une telle attitude, en fait F. Stein riait parce qu'elle avait peur, elle n'était qu'une petite-bourgeoise, etc., etc.

Moi, à nouveau, cette nuit-là, j'avais baissé les yeux, et j'avais entrevu, dans le clair de lune, les yeux de F. Stein, deux sombres couchers de soleil qui toisaient tristement le vide.

Il est maintenant temps d'en venir à cette scène, d'en finir au plus vite avec cette scène du parc. Donc F. Stein avait ri et, même si ses yeux toisaient la bande qui l'accusait du regard, elle semblait, avec bienveillance et ironie toujours, mais aussi avec une certaine tristesse, avouer sa faute.

Je portais un jean tellement usé sur la cuisse gauche qu'un trou naissant s'était formé, de la forme d'une cicatrice due à une entaille faite avec un gros couteau, en bref une grosse balafre dans le coton et qu'à travers les fils de plus en plus rares qui s'échelonnaient sur l'estafilade, on allait bientôt voir apparaître la blancheur

touffue de ma peau, dont déjà un ou deux poils dépassaient.

Comme je l'ai dit, F. Stein et moi étions assis sur les pierres qui séparaient les plates-bandes des allées.

Est-ce que soudain elle dit : « Ça va bientôt craquer, ils sont bien vieux ces jeans » ou : « On va bientôt tout voir », simultanément au léger déplacement de sa longue main, un peu simiesque, à la fois si sûre et si fragile, vers mon jean, peu m'importaient ses mots, elle aurait pu dire : « On va bientôt voir ses couilles », ce qui m'importait et me coupait le souffle, c'était ce geste qu'elle accomplissait dans ma direction, la grâce sûre et fragile de ses longs doigts, qui se tendaient vers l'estafilade, allaient bientôt la toucher, le plus long la frôlant déjà, et ce fut celui-ci, le plus long de ses doigts simiesques si fins, si fragiles, si sûrs, qui, de haut en bas, imprima, d'un ongle élastique, une pression rapide et énergique, à la sonorité brève, comparable à celle d'une fermeture Éclair. Ma réaction fut à nouveau de baisser les yeux, peut-être alors avait-elle attendu un regard, mais paralysé, je ne fis ni ne dis rien, à ce moment-là, qui eût satisfait une telle attente. Du temps passa, la bande s'était dispersée, et F. Stein et moi nous retrouvâmes assis sur un banc, à ne rien dire, je

crois même qu'elle m'avait demandé si je ne gobais pas les mouches, à quoi je répondis par un sourire que je voulus lourd de sens, mais qui, je le sus aussitôt au regard très las que j'entrevis, ne disait rien d'intéressant, lorsqu'un clochard nous demanda une cigarette que je lui tendis sur-le-champ. Il nous regarda alors tour à tour et, tout en prenant la cigarette : « Sept minutes, le temps de se rouler un patin... », après quoi j'eus, avant de baisser inmanquablement les yeux, le temps d'entrevoir le visage de F. Stein qui affrontait froidement le regard goguenard du clochard, qui s'en retourna vacillant à son banc. Puis nous passâmes un moment à essayer les bancs du parc et il est possible, il me plaît de l'imaginer aujourd'hui, que ce jour-là, F. Stein, après que nous eûmes essayé tous les bancs et nous fûmes séparés non sans une certaine nervosité, ait irrévocablement pensé de moi que je n'étais qu'un petit pédé.

Plus tard, nous nous revîmes mon ami P. et moi, apparemment il n'avait pas très bien tourné et me fit de la peine surtout lorsque, exhibant un bras couvert d'hématomes, je lus au fond de son œil cette pâle et froide lueur, cette triste fierté qui ne devait plus le quitter.

Mais la bonne humeur me gagna bien vite lorsque, allant pour lui de soi que je « m'étais fait » F. Stein, il me demanda en connaisseur si je ne trouvais pas qu'elle « sentait », et nous nous attardâmes ainsi, riant aux éclats comme des enfants, à définir les effluves qui caractérisaient tant l'intimité de cette « commune conquête ».

Plus tard, bien plus tard, je revis F. Stein dans la rue, sur l'autre trottoir, et d'abord ne vis d'elle que cette blondeur soyeuse presque blanche sous le soleil qui s'épandait sur ses épaules et dont les reflets jouaient avec ceux du ciré noir qu'elle portait ce jour-là. Puis je vis les lunettes noires, des Ray Ban dernier modèle, puis le vague signe qu'elle m'adressa en portant l'index et le pouce sur la branche de ses lunettes qu'elle caressa furtivement, comme avec hésitation, et enfin je vis le type qui était à son bras, costaud, cheveux raides assez longs et barbe très propre, loden vert, pantalon de velours, elle, elle portait des bottes, tige haute, impeccablement cirées, puis tous deux disparurent dans la foule qui arpentait la rue, ou alors s'étaient-ils subitement engouffrés dans les Nouvelles Galeries ? Je ne l'ai jamais su.